LIMES PLUS Journal of Social Sciences and Humanities
limesplus.org/limesplus

Volume 23 · Issue 1 · 2026 Pages 3318–3327

Psychologie du territoire dans le roman contemporain du Moyen-Orient

Souraya BENDIB

MCB, Université Mohamed Lamine Debaghine-Sétif-2, Algérie. Laboratoire ADDLC

Email: s.bendib@univ-setif2.dz

Received: 2026-02-10 | **Accepted:** 2026-06-28 | **Published:** 2026-07-22

Abstract

Depuis près d'un siècle, Bachelard s'est intéressé à la dimension symbolique et affective de l'espace sur les personnages. Plusieurs travaux s'inscrivent dans la continuité de cette étude. Westphal, récemment, s'applique à théoriser la relation entre le lieu réel et sa représentation littéraire. Dans le carrefour de ces théories, peut-on parler de la psychologie de l'espace fictif, de l'influence *paradoxale* d'un même territoire *en rupture* sur les valeurs des protagonistes, leurs conflits intérieurs et les traumatismes liés à leurs sentiments d'appartenance territoriale ? Ce sont ces implications psychospatiales que cet article tente de mettre en lumière afin de les comprendre à travers deux registres différents, le sérieux et l'ironique, de deux romans de la littérature francophone contemporaine du Moyen-Orient.

Keywords: Psychospace, inconscient, territoire, paratopie, trauma.

The Psychology of Territory in the Contemporary Middle Eastern Novel

Abstract: For nearly a century, Bachelard has focused on the symbolic and emotional dimensions of space and their impact on characters. Several studies have pursued this line of inquiry. More recently, Westphal has sought to theorize the relationship between real places and their literary representations. At the intersection of these theories, one might consider the psychology of fictional space, specifically, the paradoxical influence of a single, fractured territory on the protagonists' values, their inner conflicts, and the traumas linked to their sense of territorial belonging. This article aims to shed light on these psychospatial implications, examining them through two distinct registers, the serious and the ironic, found in two contemporary Francophone novels from the Middle East.

Keywords: Psychospace, unconscious, territory, paratopia, trauma.

Introduction

La dette de la psychanalyse à l'égard de la littérature tient notamment de la richesse référentielle que celle-ci offre à l'exploitation de l'imagination et de la vie psychique des personnages, ces « êtres en papier » (Achour & Rezzoug, 1990 : 108), selon la désignantion choisie par les deux spécialites de la littérature maghrébine. Cette référence est indéfiniment accessible à travers une lecture avertie : « D'ailleurs existe-il vraiment dans l'arsenal du psychologue des tests d'imagination ?...les poètes imagineront plus vite que ceux qui les regardent imaginer. » (Bachelard, 1999 : 23) Pas qu'en poésie, le roman constitue un espace privilégie pour accéder aux représentations de l'inconscient, il est porteur à son insu d'un savoir sur la psyché, et permet ainsi d'interroger les manifestations symboliques et narratives du trauma, de la perte, de l'exil et des conflits intérieurs qui se construisent autour d'une expérience territoriale et spatiale. Et dans la mesure où « tout espace a une psychologie. » et que « l'espace n'est pas neutre, il n'est pas neutre, il n'est

pas un cadre vide à remplir de comportements, il est cause, source de comportements» (Moles et Rohmer, 1998 : 36), tout territoire problématique invite ainsi à penser sa dimension psychologique plurielle.

C'est dans cette perspective que s'inscrit notre recherche sur la représentation de l'imaginaire face au conflit territorial et aux traumatises qui lui sont associés. Guidée par le désir d'interroger le regard fictionnel envers l'espace conflictuel du Moyen-Orient, notre étude s'appuie particulièrement sur deux romans de deux écrivains francophones contemporains, *Une bouteille dans la mer de Gaza* (2013) *de* Valérie Zenatti[1] et *Le Nez Juif* (2018) de Sabyl Ghoussoub[2]. Le choix de ces œuvres repose sur leur intérêt comparatif. Si elles prennent toutes deux pour objet le même espace, le Moyen-Orient, marqué par la guerre, l'exil et la violence, elles le donnent à voir à travers deux registres esthétiques distincts. L'univers du sérieux et du drame dans le premier roman ; le second recourt davantage à la légèreté, au comique et à la satire. Cette différence de tonalité permet d'observer les modalités de la représentation du même espace marqué, par des tensions identitaires et des stéréotypes culturels chez Ghoussoub, et est dramatique et centré sur le conflit israélo-palestinien chez Zenatti.

Une première lecture des deux œuvres fait apparaître le trauma de la guerre et de l'exil comme un élément structurant l'espace noyau du conflit, même si l'univers romanesque de Guoussoub arpente des ancrages géographiques variés et hétérogènes (Asie, Europe et Amérique). Les deux romans mettent à jour le motif de l'espace, échafaudé sur le plan fictionnel (copié sur le plan référentiel et géopolitique) pour bien illustrer les deux facettes d'un même conflit sur le même territoire.

En effet, si de nombreux travaux ont déjà interrogé les représentations des traumatismes dans les littératures francophones, ainsi que les rapports entre littérature et espace, ces deux perspectives sont encore rarement envisagées conjointement dans une approche qui articule la dimension psychique du territoire à sa construction textuelle et géocritique. Aussi, la confrontation des deux œuvres recourant à des registres différents permet de passer de la psychospace (l'interaction entre la géographie d'un récit et le mental des personnages) à la forme esthétique de sa représentation. L'enjeu est de savoir si le trauma produit un imaginaire homogène même à travers le rire et la dérision. Dans ce sens, Gaston Bachelard démontre l'intérêt d'un imaginaire vue sous différents angles : « Une simple image, si elle est nouvelle, ouvre un monde. Vue des mille fenêtres de l'imaginaire, le monde est changeant. » (Bachelard, 1957 : 128)

Et dès lors que le territoire est le miroir de l'âme, trouvera-t-on raisonnable une représentation différée du même territoire à travers l'inconscient des protagonistes ? Quelles paroles les écrivains donnent-ils à chaque espace ? La perception du territoire de l'ailleurs, de l'autre, est-elle objective contrairement à ce que pense Westphal « l'espace n'est pas une donnée objectif » (Westphal, 2007 : 34), ou plutôt dominée par des idées reçues du « Pouvoir de l'horreur. » (Kristeva, 1980) ?

Pour répondre à ces interrogations, notre analyse est psychanalytique de prime abord, elle articule la géocritique, notamment en matière d'objet et d'image qui « nous renseigne sur le rapport que les individus entretiennent avec les espaces dans lesquels ils vivent et se meuvent » (Zekri, 2012), et la textanalyse qui « ne prendre en considération que l'auteur devenu texte » (Bellemin-noel, 1978 : 96), où le lecteur embraye son inconscient sur « l'inconscient du texte ».

1. Espace et psyché

L'écrivaine Zenatti raconte dans son roman une correspondance à travers une bouteille lancée à la mer entre Tal, une Israélienne de 17 ans vivant à Jérusalem, et Naïm, 20 ans, un Palestinien de Gaza. Sa lettre exprime son désarroi et le traumatisme vécu à la suite d'un attentat commis par le camp adverse.

Au commencement du roman, il y avait le chaos décrit à Jérusalem, 9 septembre 2003. « Ce sont des jours de ténèbres, de tristesse et d'horreur. Une explosion venait de se produire tout près de chez nous.»(p.16). Tal perçoit Gaza comme un espace abstrait, dangereux et monolithique : « Gaza, c'est un

baril de poudre. Tu craques une allumette et tout saute.»(p.18), le lieu emblématique de l'ennemi anonyme, «il allait vers le danger,… pas un mois ne se passe sans que nos soldats meurent à Gaza.» (p.17). Les propos de Tal relèvent, à chaque intervention, d'une idéologie propre à sa communauté et hostile envers l'autre camp : «Il a vingt ans, il fait son service militaire à Gaza, des horreurs, il en voit tous les jours » (p.7), avant que la correspondance avec Naïm les humanise, « une bouteille pleine d'espoir dans un océan de haine.» (p.19).

La vocation de Tal ne parvient guère à persuader Naïm. Elle n'a connu que l'opulence de Tel-Aviv et n'a été exposée qu'aux discours des siens. Résolu à confronter ceux qui encourage les actes insensés, selon elle, Tal s'engage dans une quête de vérité et d'apaisement : « Nous sommes séparés par des années de guerres, d'attentats que des Palestiniens font chez nous, d'opérations militaires que notre armée fait chez vous.»(p.21) Le lecteur la suit dans cette recherche de vérité. Ses questions récurrentes, *"comment?"* et *"pourquoi ?"*, la mènent aux tréfonds de l'âme humaine dans un environnement politique et géographique d'une extrême horreur et d'une ultime complexité :

Je ne comprends pas comment on peut sauter de joie lorsqu'on apprend que des bébés, des jeunes enfants, des hommes, des femmes, des vieillards sont morts, pour la seule raison qu'ils étaient israéliens… Pourquoi il n'y a jamais cent mille Palestiniens rassemblés pour réclamer la paix avec nous, sans haine dans les yeux ? Pourquoi l'Intifada a-t-elle éclaté il y a trois ans, alors que nous, les Israéliens, nous étions prêts à vous donner un État ? (Zenatti, 2013 :42)

Observons donc comment l'écriture génère une atmosphère autour d'un endroit pour lui donner vie, susciter des émotions et créer un effet cathartique en conduisant à une vérité territoriale :

Lorsque les Juifs ont choisi de revenir sur la terre de leurs ancêtres pour être un peuple libre, les rivalités sur la ville ont commencé. Les Juifs disaient qu'ils avaient été là les premiers, trois mille ans auparavant, … Les musulmans répondaient qu'ils étaient là depuis treize siècles. (p10/11)

Un bonheur et un amour qu'elle éprouve seule et des joies qui s'évanouissent pour le jeune apatride. Jérusalem, qu'elle idéalise d'abord, évolue via les échanges. S'amorce alors pour Naïm une explication afin de saisir comment on a pu en arriver là, à atteindre un point de non-retour : « Tu ne sais pas ce que c'est, Gaza. Des gens plus malheureux encore parce qu'ils sont moins libres, parce qu'il y a tout le temps des couvre-feux,..., parce qu'ils en ont marre de leur vie. » (p.89)

La période de l'ignorance des questions de Tal cède rapidement place à une révélation de la vérité en évoquant l'insoutenable souffrance à Gaza : « Ici, ma chère, on n'a pas besoin de prendre l'air catastrophé, on l'a tout le temps.» (p.42)

D'un nom arabe et hébraïque et d'un signifiant spirituel, *jardin du paradis,* Naïm, initialement moqueur et réticent, révèle une ambivalence entre la non-acceptation de l'autre et le désir de comprendre *l'ennemi*, une psyché typique façonnée par le conflit :

La bande de Gaza. Vingt-cinq kilomètres de long, dix de large. Autour, des barbelés, avec sept « points de passage »… sur la Lune côté israélien, ils sont tranquilles chez toi. Les Palestiniens sont enfermés hermétiquement dans leur jus, des cornichons dans un bocal, si tu veux. (p.33)

La correspondance se fait désormais par mails entre *Gazamen* et *bakbouk*. Elle devient une projection de leur inconscient, un moyen où ils expriment et révèlent leurs envies, leurs rêves, leurs désespoirs et leurs désirs inavoués, « Un million et demi de Palestiniens qui rêvent d'une Palestine,… d'une vie normale …parce que la haine et le désir de vengeance sont les seules denrées qu'on ait en abondance ici, avec le désespoir. »(p. 24)

En examinant les processus qui conduisent une personne ordinaire et équilibrée vers un acte terroriste, Naïm révèle cette vérité que les autres fuient, celle d'un peuple ayant choisi la mort pour sa propre rédemption. Il redéfinit les qualificatifs attribués systématiquement auxdits *terroristes* :

Vous dites « Israël », on dit « la Palestine ». Vous dites « Yéroushalaïm », on dit « Al-Quds ». Vous dites que vous recherchez des terroristes dans la ville de Sichem et nous on dit que vous êtes aux trousses de nos combattants dans la ville de Naplouse. (Et c'est la même ville ! Et ce sont les mêmes hommes !) Vous dites un « terroriste », on dit un « martyr » (quand il est mort, évidemment. Sinon, c'est un combattant, un courageux combattant.) (p.84)

Bien qu'ils évoluent dans un même espace séparé par des barbelés, les personnages semblent habiter deux univers distincts. Cette approche *psychospatiale* fait écho à une psyché autour de trois instances de la communication : le *locutif, l'allocutif et le délocutif.* Les trois instances psychiques permettent de donner une visibilité aux histoires souvent mises en silence par la plupart des médias. Ces différentes positions énonciatives permettent aussi aux récits partagés de se croiser, de se répondre et, progressivement, d'enrichir la compréhension de l'autre. La parole devient ainsi un espace contre le mutisme et le silence imposé à Gazamen et ses semblables.

1.2 Une dichotomie spatiale et psychologique

Les deux personnages de l'écrivaine Zenatti reflètent invariablement les valeurs propres aux deux lieux qu'ils occupent ainsi qu'aux conflits intérieurs liées à leurs appartenances. Et vis-versa, l'espace a construit le *Moi* de ces protagonistes dès leur jeune âge, cette partie (in)consciente de leurs personnalités héritière des interdits parentaux et sociaux et des normes intériorisées par chaque communauté. Alternativement et avec force, le texte présente deux visions distinctes en laissant aux lecteurs la liberté de forger ses propres jugements. L'espace ou littéralement «la terre de leurs ancêtres. »(p.10), se présente comme un emplacement mythologique pour les deux personnages dans ce roman, et comme une succession interminable de dichotomies moraux édifiants pour chaque personnage.

L'écriture épouse ce changement territorial au sein du texte à travers des descriptions contrastées et croisées des lieux ; elle met en tension un espace hybride : Jérusalem conviviale mais meurtrie par les attentats quotidiens, et Gaza, un territoire misérable et assiégée. Deux espaces désignés, en fonction du contexte et des personnages, comme deux territoires différents. C'est justement ce que révèle la géocritique en permettant «de cerner la dimension littéraire des lieux, de dresser une cartographie fictionnelle des espaces humains » (Westphal, 2007, p. 34)

Dans cette narration, s'illustre clairement la réalité à laquelle fait face tous les jours cette communautés qui réside dans un espace connu sous le nom de «la ville sainte », qui « a perdu toute sa splendeur. La Vieille Ville, minuscule et étouffée dans sa muraille. » (p.10). L'auteure illustre avec une certaine distance la rancœur qui ronge ces deux groupes au Proche-Orient, et comment leurs croyances et leurs cultes n'ont pu que contribuer à l'escalade de la situation conflictuelle et guerrière dans laquelle ils se trouvent. Naïm décrit Gaza : « Gaza c'est du sable, quelques oliviers, les implantations nickel-chrome où vivent les colons israéliens,… on étouffe vite ici. Bref, la décharge publique de la région. » (p.24), et son passage à l'autre monde *Israël* pour trouver du travail le dépeint ainsi : « on s'est approchés de la banlieue de Tel-Aviv. J'ai été surpris…Je me suis senti comme dans un autre chez-moi... j'ai vu des tours immenses, de vrais gratte-ciel… » (p. 97). Explorer l'espace pour traduire ses résonances psychiques est de l'attribut de la psychogéographie, « les effets du milieu agissants directement sur le comportement affectif des individus. » (Simay, 2008) et, de ce fait, l'itinéraire devient clairement identifiable, permettant au lecteur de suivre Naïm comme sur une carte géographique, découvrant ces villes, quartiers, auberges, vergers et détails méconnus sur ce territoire d'un autre *« chez-moi »*.

Au fil de la narration, le lecteur s'imprègne progressivement de cette représentation qui semble être fidèle à la réalité et qui épouse la théorie de Bachelard d'un imaginaire différent (un même espace coupé en deux génère deux impressions et deux visions différentes), ou ce que Bertrand Westphal (Zekri, 2012) appelle de la *multifocalisation*[3] et de la *polysensorialité*[4]. Autant de notions permettant

d'appréhender l'espace littéraire dans sa pluralité.

Avec de si minces propos, on rencontre l'idée d'espace privilégié. Et on le sait, la disposition de cet avantage avec tous ces détails participent à une idée maintenue par un système aveugle dont le seul objectif est de provoquer la crise sur l'autre rive.

1.3 La bouteille, le mur de l'intra-muros, l'objet abject

Certains signes sont plus révélateurs que d'autres, la bouteille et le rideau invisible**.** La bouteille transcende les barrières physiques pour libérer la parole des deux camps, elle est, à vrai dire, un contenant de l'inconscient, une tentative désespérée pour la réconciliation et le dialogue. Elle est cet *objet impossible* selon Julia Kristeva :

La vision de l'ab-ject, par définition, est le signe d'un ob-jet impossible, frontière et limite…une surcharge pulsionnelle de haine ou de mort, qui empêche les images de se cristalliser comme des images de désir et/ou de cauchemar, et les fait éclater dans la sensation (douleur) et dans le rejet (l'horreur) (Kristeva, 1980 : 180).

La bouteille lancée dans la mer marque une rupture spatiale vers l'inconnu. On choisissant de communiquer à travers cet objet comme dernier recours ou par le cyberespace, cela veut tout dire : gardant un contact centenaire et archaïque ou, l'alternative, un simple rapport virtuel et distant.

Aussi, *le rideau invisible* donne habituellement une vue de l'extérieur tout en préservant l'intimité à l'intérieur, mais ici, la position du mot et l'agencement de la phrase évoquent un *Mur*, un obstacle : « J'avais l'impression de traverser un rideau invisible qui me faisait basculer d'une dimension à l'autre. Gaza, Tel-Aviv. Tel-Aviv, Gaza… c'était impossible que ces deux villes soient seulement à soixante-dix kilomètres de distance. » (p.98)

Franchir *le rideau invisible*, le Mur, équivaut à traverser des distances astronomiques. Cette écriture dévoile dès l'arrivée à Jérusalem ce qui est caché. Elle conteste les idées reçues et cherche, au-delà du Mur-rideau blasphématoire, un visage authentique de la réalité qui sépare les deux territoires. Une ville inta-muros protégée et une autre extramuros abandonnée. Ce rideau invisible ne renvoie plus le même reflet ; il établit une barrière entre deux territoires totalement distincts qu'il faut maintenir séparés. La ressemblance ou la distinction dans la description des deux zones, à la fois proches et distantes géographiquement, a visiblement conduit l'israélienne à modifier son ton. De l'autre côté du mur se trouve un espace de luxe et d'abondance où transparaît un sentiment d'animosité envers le côté adjacent. Lors de sa première vision de cet autre côté, Naïm ressent un choc culturel face à la pauvreté présente aux abords de Gaza. Cet endroit illustre parfaitement le gouffre qui divise les deux communautés des deux territoires de la même terre. À ce sujet, Mircéa ELIADE assurait que : **«** C'est la rupture opérée dans l'espace qui permet la constitution du monde, car c'est elle qui découvre le "point fixe", l'axe central de toute orientation future. » (ELIADE, 1987 : 63)

La représentation de Gaza comme la figure d'un espace emmuré et carcéral lui confère une autre dimension. Cette description spatiale forme une construction dynamique et expose aussi les deux faces de la même pièce de monnaie, la même terre, une moitié amputée, perdue et une autre souffrante. Selon Mircea ELIADE, l'espace non-uniforme se divise aussi en lieu de force et en lieu de faiblesse : « L'espace n'est pas homogène ; il présente des ruptures, des cassures…, pour tout dire : amorphes. » (Mircéa, 1965 : 63)

La ligne qui sépare Gaza de l'autre côté symbolise cette barrière entre le conscient et l'inconscient, entre le dit et le non-dit, entre l'exprimé et le refoulé. La frontière, les murs et les clôtures physiques se superposent en une frontière psychique, une entrave qui matérialise la séparation intérieure, le refoulement des émotions ou des conflits personnels. Cet espace représenté est authentique comme l'explique H. Mitterand, « le lieu authentique confirme la vérité de tout ce qui s'y rattache »

(1980 : 194) à cette terre morcelée.

1.4 Une syntaxe narrative caractéristique

En tous les cas, l'étude de la syntaxe de la phrase n'est pas loin de ce qui est appelé *la syntaxe narrative*. Cette syntaxe narrative du roman *Une bouteille dans la mer de Gaza* est faite de telle manière que la première parole énoncée à une réplique en contrepartie, un message séparé de l'autre message par un blanc, un mail vis-à-vis de l'autre mail, et jamais les deux ensembles.

La motivation sous-jacente à cette approche textuelle est d'établir un espace de dialogique entre le soi et l'altérité, comme le souligne Rachida Simon : « Le geste de création se présente comme le désir, actualisé en mots, de partager un espace de communication où la prise de parole inclut et implique l'autre dans le mouvement même qui mobilise et engage l'écrivain. » (Simon, 2004)

Le lecteur oscille entre deux intentions auctoriales, entre deux significations possibles et subtiles : celle de dissimuler et celle de révéler simultanément. Le texte décrit une sorte de mouvement spiral, suivant l'échange des mails et les répétitions des messages. Le lecteur, qui entre en contact avec le texte, comprendra immédiatement la signification et l'impact des messages séparés.

Les échanges vont au-delà des deux épisodes de terreur consécutifs que l'auteure démontre, au-delà de l'acte lui-même, pour dépeindre la souffrance et la peur qui sont au centre de cette tragédie séculaire. Deux tableaux pénibles se dessinent avec précision, l'un en Palestine et l'autre en Israël, et dans les deux sens, et dans chaque situation, l'assaillant pourrait être la victime et vice-versa. C'est précisément à ce moment que l'ego des deux personnages commence à émerger. Une victimisation avec un accent grave mis sur la souffrance israélienne. Et les arguments du palestinien sont moins intenses par rapport à la vision de Tal.

Effectivement, les deux communautés divisent tant l'espace social que l'espace scriptural. Les propos même sont séparés par des blancs. À cet égard, la perspective adoptée par l'auteur se distingue par son originalité. C'est précisément cette construction textuelle qui transforme cette apparente indifférence en une prise de conscience d'un conflit tangible pour le lecteur envers la souffrance de Gazamen dite sous la plume d'une écrivaine juive.

2. La figure intermédiaire du *nez juif*

Dans le roman *Le Nez Juif* (Ghoussoub, 2018), le narrateur Aleph, l'arabe ou le «Français sans peur, [le] chrétien sans reproche »(p.15), s'est, depuis tout petit, senti comme « l'enfant le plus laid du monde » sa mère lui répète : « T'es moche,… tu ressembles à un juif. » (p.11) Son entourage ne supporte pas ce nez juif, il endure de nombreuses souffrances tant physiques que morales, «Aleph sale juif» inscrit sur ma table, «Sale Arabe» hurlé dans mon dos en dévalant les escaliers, les français. » (p.15) Aleph voyage entre Paris, Beyrouth, Israël, et New York sans cesse. Il est en quête permanente d'un je-ne-sais-quoi de conscience. A la fois le juif, l'Arabe, le Français, l'Israélien, le Libanais, le Palestinien, il doit trancher et faire son choix, mais tout lui va de travers.

L'expression stéréotypée du titre caractérisant et caricaturant le personnage principal s'associe fréquemment à un certain sentiment d'appartenance, à une identité juive. Un reflet du lien physique qui prend une valeur religieuse. Il est la moquerie de son entourage juste parce qu'il a ce nez, « Il m'appelait Olmert, le nom du Premier ministre israélien qui avait lancé la guerre… J'en avais simplement marre d'être traité de sale juif et d'être affublé du nom de criminels israéliens.» (p.33) ou « Netanyahu, je vais t'appeler. Non, Bibi!... mon cousin m'appeler Golda Meir »p.88, mais il « essaye encore d'être un vrai Arabe, un voyou. »(p.27). Le texte expose divers témoignages de haine envers tout ce qui touche de près ou de loin à l'identité juive. Face à l'hostilité de son entourage, il se voit contraint d'abandonner temporairement ses études et ses rêves.

Aleph, ce nom arabe a la même racine que le mot liturgique hébreu *Aleph*, signifiant la première lettre de l'alphabet des deux langues : L'auteur élabore une sorte d'alliage, où il fusionne avec humour «une tête

de Juif, d'islamiste, de Portugais, d'Iranien et de con.» (p.82) dans un même personnage. « Ils m'appelaient «le petit juif», « notre petit Yaoundé», «nez de juif» (p.17). L'auteur façonne un personnage qui s'adapte aux différentes communautés présentés dans l'univers fictif du roman, « Un jour Juif, autre Arabe, le surlendemain bon Français, changer de veste ne me dérangeait pas. »(p.36)

L'écriture, à travers le choix de ce personnage qui prend à la légère toutes les causes et tous les conflits, est prédominée par un registre comique. Une écriture ironique représentant l'air désinvolte du personnage. Ainsi cherchons-nous au-delà des apparences, derrière la façade d'un personnage je-m'en-foutiste la parole cachée de l'inconscient du *je* narrateur ou de l'écrivain (même en adhérant à la théorie de Barthes sur « La mort de l'auteur »).

2.1 L'inconscient des lieux de prédilection

Le caractère sérieux dans le premier roman et la gravité des faits se contrastent avec la légèreté, la futilité et l'insouciance du personnage dans le deuxième roman. L'ensemble de la problématique dans ce dernier réside dans une question de principes pour ce protagoniste. Il ne souscrit ni au statut de martyr revendiqué par les siens, ni n'approuve les violences perpétrées par les militaires israéliens. Pour ce personnage, les conflits territoriaux ne représentaient que des banalités, malgré la légitimité des revendications émanant des différentes parties : Absorbé par ses projets, il resta insensible à toute plainte au début.

Ce personnage, un homme d'origine arabe relativement intégré dans la société française, représente la conversion incomplète, constamment étranger à lui-même et aux autres. Mais un jour en été, il découvre la guerre, « le 12 du mois, les Israéliens ont lancé une guerre contre le Hezbollah, le Parti de Dieu. Billet annulé, je suis resté à Paris avec mes parents… ils n'en revenaient pas de voir à nouveau ces images. » (p.6)

Il reste incrédule face à cet événement. Il refuse d'admettre les faits accablants. Il ne parvient pas à comprendre ce geste qui remet en question toutes ses convictions (s'il y en a une), « Je ne tenais plus en place. Je voulais faire quelque chose, réagir et ne pas laisser détruire mon pays sans rien faire. » (p.30)

L'auteur explore avec finesse les profondeurs de l'âme d'Aleph, décrivant minutieusement sa détresse, son sentiment de trahison et l'effondrement d'une existence désormais emplie de désillusions. « J'étais remonté… J'en avais marre des Israéliens, de leurs bombes impunies et de l'injustice faite aux Palestiniens. II fallait libérer les Arabes et combattre l'ennemi sioniste. » (p.32) Il décide de s'installer à Beyrouth parce que « Les filles y étaient plus belles et [il]'allait libérer la Palestine. » (p.37), et là où allait, c'est pour une femme adorée (Layal, une libano-newyorkaise*)* ou une autre fantasmée (la chanteuse israélienne, Laym).

L'ensemble du texte est un métissage entre une psychologie sexuelle, festive et traumatique. Le lecteur se retrouve face à un dilemme : dans quel camp classer l'esprit ou la psyché de ce personnage ? Les espaces géopolitiques abondants redoublent la difficulté, le manque du déni et de projection de la part du héros transforment le roman en cartographie des tensions vues avec plus au moins de distance.

Face à cette situation, le lecteur est plongé dans le dilemme intérieur du protagoniste qui est tiraillé entre son appartenance religieuse et ses racines arabes. Cette conception interne du portait du personnage constitue l'essence même du récit.

2.2 L'art de l'insouciance

Aleph rêve sans cesse d'un projet intimement lié à la cause palestinienne : un documentaire, un film, ou une exposition. Pourtant, aucun de ses desseins n'aboutira. à défaut de devenir un réalisateur ou un artiste, il accumule les soirées dans les bars, comme pour noyer dans l'alcool et le sexe l'écart entre ses rêves et la réalité.

Dans tous les chapitres, le lecteur découvre de profondes réflexions sur les deux races, arabe et juif, même sous l'apparence de ses interrogations superficielles. Toutefois, Aleph conserve une certaine

immaturité à travers des propos ironiques : « Je ne pouvais être que juif. Avoir une double identité me plaisait,…Le feuj et le Libanais exploseraient et deviendraient le Juibanais, homme imbattable.» (p.23)

Les nombreux points d'interrogation qui jalonnent le texte témoignent d'une âme perdue et d'une effervescence intérieure intense. Entre dénigrement et accusation, le narrateur cherche à discréditer tous les principes établis. L'écriture laisse transparaître des agitations que son état d'esprit reflète, des tourments à travers un lexique empreint de détresse, d'angoisse et de colère.

Il s'engage dans un voyage pour la recherche d'une vérité juive en visitant toutes les synagogues au sud du Liban, une véritable descente aux enfers qui ébranle tout son être. Cette traversée devient une épreuve considérable pour ce personnage contraint de porter un regard neuf sur ceux qu'il avait longtemps ignorés. Son parcours, d'abord présenté comme une perte progressive et inéluctable, le conduit à des découvertes historiques et culturelles, et aboutit finalement à ce même point de départ, ce statut et cette identité brouillées et floues.

2.3 La Paratopie ou l'appartenance paradoxale

Il est rare de voir le personnage dans un seul lieu. Il n'est pas engagé dans la lutte pour récupérer une terre usurpée ou pour reprendre possession d'une nation dérobée que superficiellement, et cela revêt un caractère crucial, déterminant sa survie même et son impuissance d'agir individuellement : « Hezbollah. Fervent partisan, je croyais dur comme fer au discours du parti. Ils avaient renommé la Guerre des 33 jours, la « Victoire divine». Enfin, une armée arabe avait fait face à Israël et remporté la bataille. » (p.34)

Loin d'un imaginaire enfermé dans une frontière matériel, une succession interminable de territoires se dessinent à travers *Le nez juif*. Le roman devient le périple final d'un homme d'origines arabe contournant le monde. Cette démarche nomade liée au rapatriement de la famille d'Aleph ou d'«*Ibn Battûta »*(p.111), a permis d'explorer en profondeur non seulement la psychologie des personnages du texte, mais également celle de l'environnement spatial, des lieux à la fois réels et fantasmés où chaque chapitre fait entendre en parallèle et en contrepoint la voix de l'espace et le désir d'une fuite ou d'une stabilité territoriale.

Chaque déplacement d'Aleph effleure un environnement social et psychologique différent. Ses nouvelles rencontres incarnent les valeurs spécifiques à chaque lieu. Le lecteur examine les mentalités collectives propres à chaque territoire, en même temps, il découvre la psychologie de ce personnage centrée sur un désir sexuel et un moral léger et insouciant. Le narrateur, *je*, manifeste un profond trouble psychologique et révèle un désespoir tangible, perceptible à travers des expressions de colère et de détresse. Une image ressemblant à celle que dégage Beyrouth, « Jaime errer dans Beyrouth. … Cette ville me ressemble. Elle n'a ni queue ni tête. Elle est nerveuse, anarchique et bordélique… Le désordre est mon ordre naturel. » (p.126) Mais derrière la face festive et joyeuse apparente du Liban, se dissimule la mort, « J'ai découvert un Beyrouth léger et insouciant, … Beyrouth avait un certain gout de liberté …Sur le coup. …Un choc inimaginable, inattendu comme toutes ces morts. » (p.56)

Ainsi, chaque ville visitée a son attrait spécifique. La France est l'occasion d'évoquer l'amour et le glamour, mais aussi l'humiliation, « une école de ratés… fils d'immigrés. » (p.21) Cannes ne dégage pas la même impression, « J'ai détesté ce festival. Sa ringardise et ses paillettes. Ses limousines et ses starlettes. » (p.76) Istanbul, une ville non-festive, était pour Aleph « Une vraie prison. » (p.62) Par contre, Tel-Aviv lui rappelle « Brooklyn, mais surtout Beyrouth avec ses bars, galeries et plages. » (p.104)

2.4 Destruction inconsciente

Descartes affirme que toute réflexion véritable est « la destruction de tout ce que [il] tenait naturellement pour vrai » (Bachelard, 1999 : 14). La déconstruction, une approche de Derrida, implique systématiquement la remise en cause de toute vérité et notamment ces récits qui nous font voir au-delà de nos certitudes essentielles.

Selon cette optique, ce récit, *Le Nez juif*, dévoile partiellement une réalité dissimulée, bien éloignée de l'existence privilégiée d'Aleph qui découvre malgré lui une réalité ardue. Dans un dialogue direct, la voix d'autrui devient celle du Moi, une voix intérieure qui s'adresse à lui, ce qui marque un léger moment d'éveil, une prise de conscience : « Je pleure comme je pleurais devant la scène d'un film d'Elia Suleiman, il y a dix ans. La scène où les Palestiniens se font tirer dessus un par un.… pas d'histoire plus atroce que l'autre. » (p.146)

Au-delà de la cacophonie des voix, le lecteur perçoit l'ensemble des émotions, des lamentations et des afflictions provenant de toutes les directions. En filigrane apparaît la voix de l'auteur. Il capture une part de l'inconscience humaine égarée. Le sujet reste délicat et les dérives religieuses dans cette crise sont sans issue, « Je fonds en larmes. Comme d'habitude. Avant, je pleurais en imaginant ma mère quitter son village et sa mer qu'elle aimait tant.» (p.146)

L'auteur présente des faits expliquant les actes de violence : pertes de terres, biens et dignité, destruction de maisons et occupation illégale, «Je suis Palestinien et j'ai été expulsé de chez moi en 1948. Les Juifs m'ont volé ma maison. » (p.140), sans jamais les approuver. Il lit à travers une inscription sur les murs : «A mort les Juifs... Israël est le Satan. » (p.142)

Dans ce roman, les lieux de déplacement constituent un obstacle à la vie frivole d'Aleph. Il constate immédiatement la douloureuse réalité, « à la frontière israélienne. Premier choc, un mur, le même que celui de Palestine.» (p.147). La muraille est dressée partout où il va « Les soldats avaient construit un mur tout autour. Un toc dont les Israéliens n'arrivent pas à se débarrasser. Partout où ils passent, ils élèvent une muraille.»(p.142)

Les répliques de certains personnages bouleversent le lecteur entre la question d'Aleph et la réplique d'un patriote : « - Et on peut prendre Israël en photo sans problème…? - Oui, vous pouvez photographier la Palestine. » (p.148) Ces formulations récurrentes illustrent la dimension psychologique que dégage un même espace et pour chacun des personnages. Cette dimension culmine à la fin une conscience au récit. Le roman débute et s'achève identiquement. Le conflit est le même. Cette structure circulaire, cette boucle évoque un cycle infernal de conflits sur ces territoires, l'incarnation d'une nation spoliée à la recherche d'une renaissance, d'une résurrection qui clôt le roman tout en ouvrant des perspectives et des réflexions sur l'avenir du conflit exposé.

Conclusion

L'analyse psychanalytique montre que l'espace, qu'il soit référentiel et physique ou symbolique, constitue un enjeu majeur dans la représentation des conflits intérieurs individuels et collectifs.

Le récit, *Une bouteille dans la mer de Gaza*, présente une rupture entre deux univers. Une rupture psychique, spatiale et narrative. L'écrivaine expose, selon elle, des vérités sur les Israéliens et les Palestiniens. Le lecteur ne peut rester insensible face aux arguments avancés sur cette même terre. Il observe, questionne et touche du doigt ce conflit à travers un échange et/ou une entente qui semble de l'ordre de l'impossible, développant ainsi une vision plus complète de la situation actuelle au Moyen-Orient. Les mails de Naïm livrent des récits de la misère des laissés-pour-compte, opprimés de toutes parts de la Palestine. Un roman où la folie de la guerre ne laisse aucun lecteur indemne et indifférent en voyant les lieux comme des projections de la psyché des personnages ou des catalyseurs de leurs conflits inconscients. Alquds (Jérusalem dans le texte) et Gaza ne sont pas de simples décors, mais des espaces symboliques qui amplifient les traumatismes et les aspirations intimes des personnages. Et explorer ce territoire de la rupture, c'est traduire ses résonances psychiques traumatiques de la discrimination.

Le nez juif présente une vision autre de l'éthique de la guerre sur ce même territoire. Aleph, le personnage, agit comme un élément transitionnel reliant des mondes psychiques, qui semblent au premier regard, séparés. Il semble se tenir en retrait laissant les détours du langage ironique suggérées ce qui ne

peut être énoncé directement. Les lieux visités prennent plus d'espace, dégagent plus d'inconscient que sa personnalité. Les espaces dans ce roman ne sont qu'une extension de la psyché du personnage. Derrière les hésitations, les moments fragiles de la joie et de la douleur, quelque chose affleure sans jamais se livrer entière derrière le discours, plutôt, ironique et la cacophonie des voix pour révéler l'absurdité de la guerre. L'écriture circule entre ces espaces externes et cherche à les définir et à les nommer avec précision. Elle entrelace dans ses fils le rêve et l'amour, l'espoir et la désillusion, la présence et l'absence, la vie et la mort, comme si ces dichotomies pouvaient coexister dans même un mouvement spatial parfois imperceptible. L'écrivain s'efface sans prendre position ouvertement, mais le lecteur perçoit la souffrance, qui n'est pas nécessairement nommée, à travers les mots et les espaces. Il est invité à franchir lui-même ces divers espaces et à reconstruire, à partir de signes parfois discrets, ce qui demeure volontairement à distance.

Bibliographiques

ACHOUR Christiane & REZZOUG Simon, 1990. Convergences critiques: Introduction à la lecture du littérature, éd. OPU. Alger.

BACHELARD Gaston, 1999, La formation de l'esprit scientifique, Éditions Vrin, Paris.

1957, La poétique de l'espace, PUF, Paris.

1999, La poétique de la rêverie, PUF, Paris.

BELLEMIN-NOEL Jean 1978, Psychanalyse et littérature, PUF, Paris.

1979, Vers l'inconscient du texte, PUF, Paris.

ELIADE Mercia 1987, Le Sacré et le Profane. Paris: éd. Gallimard, coll. folio essais.

GHOUSSOUB Sabyl 2018, Le nez juif . Ed de l'Antilope, Paris.

KRISTEVA Julia 1980, Pouvoirs de l'horreur : essai sur l'abject. Editions du Seuil, Paris.

LAUMIER Alice 2022, Deux regards sur les liens entre littérature & terrorisme, https://www.fabula.org/acta/document14112.php

MITTERAND Henri 1980, Le discours du roman. Paris: Ecriture.

MOKHTARI Rachid 2018, La graphie de l'horreur. Essai sur la littérature algérienne (1990-2000). Batna : Chihab éditions .

MOLES Abraham & ROHMER Élisabeth, 1998, Psychosociologie de l'espace. Paris: L'Harmattan.

SIMAY Philippe « Une autre ville pour une autre vie. Henri Lefebvre et les situationnistes », Métropoles,n4 | 2008, http://journals.openedition.org/metropoles/2902

SIMON Rachida, 2004, Islâm, Imân, Ihsân idéologème du roman dibien. Revue Annales du patrimoine (N° 02), pp. 55 – 80, https://asjp.cerist.dz/en/article/39031

WESTPHAL Bertrand, 2007, La géocritique : réel, fiction, espace. Paris : Minuit.

ZEKRI Khalid, 2012, Bertrand Westphal, La Géocritique. Réel, fiction, espace, Itinéraires : http://journals.openedition.org/itineraires/1024

ZENATTI Valéry, 2013, Une bouteille dans la mer de Gaza, L'école des loisirs, Paris.

Notes

[1] Née à Nice en 1970 dans une famille de pieds-noirs en Algérie coloniale, elle a émigré en Israël à l'âge de 13 ans. De 1988 à 1990, elle effectue son service militaire pour l'armée israélienne, expérience qui va marquer ces écrits.

[2] Sabyl Ghoussoub, né à Paris en 1988 dans une famille libanaise, est un écrivain, chroniqueur, journaliste, photographe et commissaire d'exposition.

[3] Le terme est utilisé par Westphal pour désigner les différents regard ou points de vue sur un même espace.

[4] La perception de l'espace s'opère par une expérience plurielle de sens.